de premier ordre : il avait la prestance, la noblesse du port, la modestie de l'attitude, une assurance tranquille confirmant une autorité naturelle, l'art de personnaliser ses remarques et de pratiquer un humour paisible dans l'enseignement le plus doctrinal. Sa méthode propre était de faire un sort à nos maladresses, de les situer quelque part dans l'histoire du latin, fût-ce du côté de Tertullien ou d'Arnobe, puis d'évoquer en vis-à-vis, comme à la source, les adresses d'un Cicéron ou d'un César, en sorte que notre phrase informe finissait par acquérir quelque consistance et la possibilité d'être du vrai latin. Ce travail d'élaboration nous faisait imaginer, dans la retraite de Bourg-la-Reine où nous portions parfois des devoirs en retard, des fichiers énormes où toute la syntaxe se fût déposée. Quoiqu'il y eût là, en effet, beaucoup de dossiers, l'essentiel était dans la tête du maître, retenu par une mémoire exceptionnelle que le commerce des auteurs rafraîchissait sans cesse. Dans sa bibliothèque, les études grammaticales, les répertoires n'étaient même pas très nombreux. La place d'honneur était réservée à ces grandes éditions commentées qui furent l'orgueil de la philologie à la charnière des deux siècles. C'est à partir de ces travaux, lus et relus la plume en main, qu'il s'était formé une érudition dont tous les éléments étaient concrets, liés à un contexte particulier, chargés de l'efficacité native, originelle, des références de première main.

Connaître les limites de son art, s'efforcer sans cesse d'aller jusque-là, y parvenir souvent, se refuser jamais à s'aventurer dans les domaines où l'affirmation comme la contestation perdent si vite leurs droits parce que plus rien n'y peut être vraiment mesuré, c'était consentir, accepter pour soi-même, un certain nombre de limitations. Qui de nous, pensant à son maître, à l'œuvre écrite qu'il aurait pu donner, n'a regretté souvent le parti qu'il avait pris de s'en abstenir, tout en rendant hommage à cette réserve quasi héroïque? En ce qui concerne la moralité comme la finalité ultime de nos travaux, M. Durand, resté jusqu'à la fin si attentif aux intérêts de la science en devenir et de ceux qui la font, mais d'autre part si modeste, si pudique, a emporté avec lui son secret.

Jacques PERRET.

II

Jacques ZEILLER
(1877-1962)

Au mois de juin dernier est mort, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, à Saint-Michel-sur-Orge, où il s'était retiré, Jacques Zeiller, qui, membre de notre Société depuis la fondation, en exerça la présidence en 1940.

J'ai accueilli la funèbre nouvelle sans surprise, certes, mais avec une grande peine. Sans surprise, hélas ! car, depuis deux ans, Zeiller, qu'accablait une quasi-cécité, et qui avait eu la douleur de voir succomber subitement à ses côtés celle de ses sœurs qui lui servait de lectrice, avait pris congé de ses confrères et collègues et dit adieu à toutes ses fonctions à l'Institut et à la Commission de l'Afrique du Nord. Mais aussi, et surtout, avec une grande peine, car, avec lui, j'ai perdu l'ami à qui m'avait lié, pour toujours, il y a cinquante-huit ans, la camaraderie de cette École de Rome qu'il a évoquée avec esprit et tendresse dans le volume du cinquantenaire, sous le titre : *Monseigneur Duchesne et les amis de l'École aux premières années du siècle.*

De notre directeur, il pouvait revendiquer fièrement l'honneur d'être le disciple. Formé à ses méthodes, guidé par ses conseils, il apparut, après la mort de son maître, comme le continuateur de Duchesne. Ses thèses de doctorat, couvertes d'éloges par le jury de Sorbonne, lui valurent de passer de sa chaire de l'Université suisse de Fribourg à la direction d'études à l'École des Hautes-Études, qui comblait ses vœux, et à laquelle il a consacré tout son enseignement. Sa thèse secondaire était une étude sémantique du mot *Paganus*, sa thèse principale la synthèse, audacieuse alors et pourtant impeccable, où il avait intrépidement défriché le domaine le plus mal connu des antiquités paléochrétiennes et rassemblé tout ce que nous savons aujourd'hui, grâce à elle, sur *Les origines chrétiennes des provinces danubiennes de l'Empire romain.* Peu après, il avait réussi à illustrer, en archéologue, ce grand livre par la description somptueuse et fidèle qu'en collaboration avec notre ami de la Villa Médicis, feu l'architecte Ernest Hébrard, il a publiée du palais de Dioclétien à *Spalato.* En 1940, Zeiller était élu à l'Académie des Inscriptions en remplacement de Charles Bémont. Ce choix flatteur, que d'autres auraient considéré comme un couronnement de carrière, le fortifia dans son dessein d'écrire, après Duchesne, une histoire de l'Église primitive, et les chapitres dont il a nourri les deux premiers tomes de l'*Histoire de l'Église* de Fliche, par la sûreté de leur information, par la probité de leur critique, par la fermeté de leur langue, auraient à coup sûr obtenu l'admirative approbation de son maître.

Ces amples travaux ne détournaient pas d'ailleurs Zeiller des analyses minutieuses sur des sujets restreints. On lui doit, en particulier, sur la question controversée de l'*Institutum Neronianum* visé par Tertullien, plusieurs articles approfondis à la logique desquels je n'ai, pour ma part, guère à reprendre. En outre, une communication de lui à l'Académie des Inscriptions a éclairé d'un jour nouveau l'histoire religieuse de l'Afrique du Nord en révélant la collusion du schisme donatiste avec

l'hérésie arienne. Enfin, il nous faut rappeler qu'il avait assumé la tâche de poursuivre la rédaction, inaugurée par la maîtrise de Stéphane Gsell, du *Corpus* des inscriptions latines d'Algérie. La maladie le contraignit bientôt à abandonner ce long ouvrage, mais il sut trouver en M. Pflaum le successeur assurément le plus capable de mener à bien cette vaste entreprise.

Dans tous ses travaux, et c'est ce qui leur donne leur accent et leur force, Zeiller était animé par sa foi chrétienne. Celle-ci était trop sûre de soi pour admettre un seul instant la possibilité du moindre conflit avec la science historique la plus rigoureuse. Elle était en même temps trop profonde pour ne point marquer son caractère de la simplicité et de la modestie qui en faisaient le charme, pour ne point l'amener à dépenser en œuvres de charité tout le temps que lui laissaient son enseignement et ses recherches. Zeiller fut porté à la présidence nationale de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Il se gardait d'en faire étalage. Mais il se sera dévoué à elle jusqu'à l'extrême limite de ses forces, et, dans le secret de son cœur, il en fut certainement plus fier que de tous ses honneurs universitaires et académiques.

Jérôme CARCOPINO.

III

Ernesto de FARIA
(1906-1962)

Avec Ernesto de Faria la latinité perd un de ses répondants les plus sûrs et l'Amérique latine un des représentants les plus éminents de la science mondiale.

Dès sa vingtième année, Ernesto de Faria inaugurait sa carrière d'enseignement au Collège Pedro II de Rio de Janeiro, et peu après entrait au Lycée français comme professeur de latin. Ses premiers cours le désignèrent à l'attention de nos compatriotes Jérôme Carcopino et Jacques Perret, envoyés à Rio en mission, et en 1939 il était investi de la chaire de langue et littérature latine de l'Université du Brésil. Vice-directeur de la Faculté nationale de philosophie en 1946, il accédait au directoriat en 1957, pour être réélu en 1960, en même temps qu'appelé à présider l'Association des études classiques du Brésil.

Quand je fus appelé en mission à Rio, je trouvai le professeur De Faria investi d'une sorte de mission tacite de promoteur et organisateur des études latines au Brésil : la cohorte de ses élèves, l'essaim de ses assistants et jeunes collègues l'entouraient d'une atmosphère d'affection respectueuse et de quasi-dévotion qu'ont pu apprécier au cours